

# L'eau et le feu

A propos de « Thelma »

De Joachim Trier

Sur un Scénar de : Eskil Vogt et Joachim Trier

J'ai été bluffé par l'œuvre de ces norvégiens... ils ont une acuité toute particulière de la condition féminine et de la structure humaine.

Thelma est partie de sa province pour suivre de cours à Oslo, en biologie. Elle a aussi une option math et physique et est-ce en hasard si on entend très rapidement une prof de physique énoncer le principe de base de la physique quantique ? une particule est aussi une onde.

Car le thème de Thelma pourrait s'énoncer à la manière universelle : je suis femme et homme en même temps. C'est aussi incompatible qu'onde et particule, ou encore de dire que la bande de Moebius a une face et deux faces en même temps, ou encore de dire qu'elle est une surface (localement) sans bord (globalement) en même temps qu'elle n'est qu'un bord (globalement).

La présentation du film aussi bien par Arte que d'autres médias le place sous le signe du fantastique. « Une jeune étudiante est prise de crises d'épilepsie, puis découvre qu'elle possède des pouvoirs surnaturels ». Dans ses interviews, Joachim Trier révèle ses influences : Stephen King, Hitchcock, Bergman. Il ne renie donc pas le fantastique.

Pourtant, ce n'est pour moi que le fantastique de l'inconscient, et je crois que, quelque part, les auteurs le savent. Nous allons voir comment.

Nous assistons à la première crise d'« épilepsie » de Thelma, alors qu'elle vient de s'installer pour travailler à la bibliothèque de l'université. Ses mains se mettent à trembler de plus en plus violement puis tout son corps, jusqu'à ce qu'elle s'effondre au sol, secouée de spasmes. Mais est-ce que ça tombe du ciel, comme ça, comme le déclenchement d'une « maladie » ? c'est ainsi qu'aimeraient le voir, les parents, l'entourage, la médecine. Le réalisateur, finaud, nous indique pourtant l'élément déclencheur de la crise : un oiseau en plein vol s'est brusquement écrasé sur les baies vitrées. Une ultime crise, à la fin du film, la verra recracher cet oiseau, dans un format plus petit, capable de passer par la bouche. Mais c'est bien le même oiseau noir.

Compte tenu du thème mille fois mis en scène par les artistes de tous temps et de tous lieux, « la femme et l'oiseau » se décline aussi en « la femme et le serpent » (Ève) « la femme et le poisson » et plus généralement, la femme et un petit (ou gros) animal (chien, chat, cheval...). Pourquoi cela obsède-t-il tant les artistes ?... et les rêveurs, peut-être, surtout les rêveuses. J'ai moi-même rêvé de cela à ma façon. La Bible en fait le fondement de l'humanité, confondu avec la découverte simultanée de la nudité (« ils virent qu'ils étaient nus ») et du péché (c'était le fruit défendu).







L'équivalence de l'oiseau et du serpent est ici apportée dans la scène la plus érotique du film, celle où Thelma et Anja échangent baisers et caresses sexuelles. Alors Thelma voit un serpent lui remonter du ventre pour la pénétrer par la bouche. On comprendra plus tard, quand l'oiseau lui sortira par le même orifice. D'ailleurs, après ces images érotiques, Thelma, réveillée par une amie, s'aperçoit qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Et, s'en apercevant, elle vomit aussitôt l'horrible bête, ce qui se traduit, dans la réalité, juste par un vomissement. Le rêve, engendré par la croyance qu'on lui avait fait fumer de la beuh, avait libéré le ça : c'est pas moi, c'est l'autre, celle qui est sous influence chimique. Le réveil, et surtout le fait qu'on lui dise que ce n'était qu'une fiction, qu'il n'y avait pas de beuh dans le tabac, amène aussitôt la réaction violente du surmoi. Pas de zizi dans ma bouche au moment où une femme me caresse la chatte !

(C'est pourquoi, quand quelqu'un me raconte qu'il ou elle a vomi, je demande toujours : qu'est-ce que vous avez vomi ? la réponse n'est pas toujours la même, mais elle est toujours surprenante !)

Il s'agit donc du phallus, et de la castration mise en scène par la chute de l'oiseau contre ce qu'il n'a pas vu, une vitre, autrement dit, ce qui ne se voit pas : un sexe féminin.

On fait passer une foule d'exams médicaux à la jeune femme. Un médecin lui explique les résultats sur les graphismes d'un électroencéphalogramme : ce n'est pas de l'épilepsie. C'est une crise psychogène. Ah. Voilà qui est beaucoup plus gênant : ce n'est pas

une maladie organique. Alors qu'est-ce ? bien entendu, personne ne lui demande de préciser le contexte de sa crise. Peut-être aurait-elle pu parler de l'oiseau. Mais ce n'est pas envisagé.

Au passage, je n'ai pas beaucoup apprécié la modalité des examens destinés à établir le diagnostic. Les médecins tentent de créer une crise artificielle, pour pouvoir l'observer objectivement ! Attachée sur un lit, bardée d'électrodes, seule dans une pièce immaculée, le médecin lui demande par haut-parleur de penser à quelque chose de gênant. Alors lui reviennent les images et sensations de son premier baiser avec Anja, réel ou fantasmé, peu importe. Alors, se déclenche la crise.

Quel rapport avec l'oiseau contre la vitre ? je pense à une inversion : angoisse d'un côté (castration), plaisir de l'autre, provoqué par une rencontre sexuelle qui laisse à l'écart le phallus, donc la castration. Du coup, il n'y a pas besoin de se référer à ce qui manque, ce qui permet de transformer l'angoisse en plaisir.

Anja avait pris contact avec Thelma, parce qu'elle a été parmi les premières à venir l'assister lors de sa crise à la bibliothèque. C'est à la piscine qu'elle vient dire bonjour à Thelma, celle-ci dans l'eau, Anja sur le bord. Ce n'est pas anodin, nous verrons par la suite pourquoi. Leur amitié devient très vite teintée de sexualité.

Thelma est alors prise dans un conflit interne très grave. Élevée dans une famille très chrétienne (voire, intégriste) et très protectrice, il ne saurait être question de sexualité, non plus que d'alcool et de shit. Or, cet éveil de la sexualité, suite à la sollicitude d'Anja, l'entraîne à participer à des soirées étudiantes où elle teste tout cela. Son père (médecin) l'appelle tous les jours et, sentant bien que ce n'est pas possible de le lui dire, elle ment... tout en jouant d'une feinte sincérité en lui disant parfois quelque chose de son désarroi. Elle entretient ainsi une relation très proche avec ce père auquel elle tient beaucoup.

Il m'est arrivé de penser aux «Eblouis», le film de Sarah Suco, que j'avais commenté lors de sa sortie (<https://unepsychoanalyse.files.wordpress.com/2020/07/eblouis.pdf>). Le thème y est en quelque sorte le même, à travers les crises de la mère : plus on réprime la sexualité, plus elle ressort violemment, sous cette forme de crise, considéré ici d'abord comme de l'épilepsie, là, comme possession démoniaque. C'est la lutte du ça contre un surmoi féroce, de la quête du plaisir contre les condamnations de la foi, qui amènent ces contorsions corporelles pathétiques, pouvant évoquer, de loin, l'acte sexuel et l'orgasme, par conjonction de l'angoisse (chute de l'oiseau) et du plaisir (chute de Thelma dans un coma « orgasmique »).

Le réalisateur nous donne à voir des épisodes de la lutte intrapsychique de Thelma. Se tapant la tête contre le mur de sa chambre, elle prie : « Seigneur, écarte de moi ces pensées impures ». L'église commence à reconnaître le caractère non pas accidentel, mais systémique, de la pédophilie dans l'église. Sauf que, si l'institution reflète le système, celui-ci réside fondamentalement dans le renforcement excessif du refoulement sexuel par la religion... toutes les religions.

De même, il arrive que la médecine, comme ici, reconnaisse que tout n'est pas toujours organique, mais « systémique » : dû à la structure de la psyché humaine. J'ai dû parfois me battre (symboliquement) contre des médecins qui entendaient conserver un traitement de Dépakine alors que l'adolescent(e), n'avait eu qu'une ou deux crises, étant bébé. Malgré cela, ils étaient persuadés qu'il fallait continuer d'abrutir la personne, l'empêchant de suivre efficacement ses cours et de retenir correctement les leçons. J'avais entendu un médecin indiquer en réunion ce qui motivait cet acharnement : « on peut mourir d'une crise d'épilepsie ». ok, mais faut-il pour cela faire mourir les gens à petits feux ?

A l'hôpital où je travaillais, en Creuse, j'avais demandé aux personnels de me signaler immédiatement, y compris par téléphone si je n'étais pas là, les crises dites d'épilepsie d'un



enfant dit autiste sous traitement dépakine depuis quasi sa naissance. Alors, en direct ou au téléphone je demandais toujours les circonstances. J'avais demandé également à une infirmière de tenir une comptabilité stricte de ces crises, ainsi que le récit des contextes. Au bout d'un an, elle nous a fait en réunion un compte rendu de son travail. Pendant un an, à partir de cette prise en charge, les crises avaient quasi disparues : une en un an. Ceci sans modification de traitement, autre que : tout d'un coup, on faisait attention à lui. Les changements de traitements dans les années qui ont suivies, en baisse ou en hausse, ne montraient aucune corrélation avec la fréquence des crises. Je ne sais absolument pas si la médecine avait opéré les mêmes investigations que dans le film. Probablement que ce n'était pas si avancé à l'époque. N'empêche, j'avais trouvé des moyens de s'en faire une idée. Mais en huit ans de ma présence en ce lieu, il n'a jamais été question d'arrêter ce traitement, ne serait-ce que quelques semaines, pour voir.

Ayant reconnu que ce n'était pas une tumeur, on envoie Thelma, bien sûr, à l'hôpital psychiatrique. C'est lors d'un entretien avec un médecin, qui a lu son dossier, qu'elle apprend que ce n'est pas la première fois qu'elle a une crise, cette fois dénommée « crise de nerfs ». Son père l'avait mise sous Nosinan pendant un an. Ce neuroleptique puissant est normalement réservé aux adultes. Mais son père est médecin alors, la profession ne conteste pas. De tout cela, elle ne se rappelle pas : évidemment, rien de tel qu'un neuroleptique pour empêcher la pensée.

Néanmoins les souvenirs reviennent : elle, petite, essayant d'attirer l'attention de sa mère qui allaite un petit frère, et qui l'envoie bouler. Elle, les tympans vrillés par les pleurs du bébé, elle se concentre si fort que... le bébé disparaît. Les parents affolés le cherchent partout, et c'est Thelma qui leur indique où il se trouve : sous la glace du lac gelé. Le père comprend alors le pouvoir de sa fille, qu'il a essayé de juguler aux neuroleptiques. On peut le prendre pour un pouvoir surnaturel, c'est la modalité d'un film de fiction fantastique. Je le prends tout simplement pour le pouvoir du rêve. Le problème c'est que, dans la réalité, la réponse est trop souvent la même : neuroleptiques.

Inconsolable à la suite de ce décès, la mère se jette d'un pont. Voilà pourquoi nous l'avons vue dans un fauteuil roulant.

Dans le même ordre d'idées, se concentrant en prières pour éliminer les pensées impures, Thelma fait subir le même sort à Anja : elle disparaît de la réalité. Et ça l'affole, car elle sait que c'est elle qui a fait ça : non seulement elle se sent hyper coupable, mais encore cela fait remonter la culpabilité de la mort du petit frère. Ça n'a rien d'extraordinaire, j'ai entendu ça des centaines de fois. Bien sûr, les petits frères ne disparaissent pas réellement, mais le sentiment de culpabilité reste le même !

Alors Thelma étouffe sous son sentiment. A la piscine, elle a un jour l'illusion qu'un plafond d'acier est venu se placer sur la surface, l'empêchant de remonter. J'ai eu beaucoup de mal avec cette séquence, ayant eu moi-même un poumon bloqué après la mort de ma mère, ce que j'avais découvert non pas dans une piscine, mais à la mer : je n'avais plus de souffle pour nager. Peut-être bien que j'ai moi aussi souhaité la mort de ma mère. C'est encore plus impossible à accepter que d'avoir eu le désir de coucher avec elle.

Anéantie, Thelma retourne chez ses parents qui, je crois, n'attendaient que ça. C'est dur de se séparer du seul enfant qui reste ! et, se séparer des parents, ça entraîne l'idée très refoulée que c'est les tuer un peu. Ça vient renforcer encore l'idée très inconsciente d'avoir eu envie de tuer le rival pour coucher avec le survivant.

D'où l'explication de la première rencontre d'Anja au bord de la piscine et de Thelma dedans : c'est Anja, déjà sortie, par le désir qu'elle suscite, qui va aider Thelma à se sortir du ventre de sa mère, la piscine au plafond d'acier. Mais en attendant, au domicile familial, le père recommence l'opération de l'enfance : traitement neuroleptique. Pas vraiment consenti, puisqu'il fait ouvrir la bouche de sa fille après chaque prise, pour vérifier qu'elle les a bien

avalés. Et, ça va avec, il l'empêche de sortir, réalisation du fantasme de ne pouvoir sortir de la piscine. Ce qui revient à avoir envie de la tuer, juste retour de l'envie de tuer de Thelma sur le petit frère. C'est d'ailleurs la mère, qui, de son fauteuil roulant, pousse le père à aller plus loin que les neuroleptiques : l'endormissement ne suffit pas, un cocktail mortel serait le bienvenu, ne serait-ce que pour l'empêcher de tuer encore quelqu'un d'autre. Lui avoir enlevé un petit garçon, un vrai phallus de substitution, là où la petite fille était bien insuffisante, c'est impardonnable.

On voit que la situation se dramatise, pourtant bien typique de ce qui se passe dans quasi toutes les familles, qui sont non seulement des terroirs d'amour, mais aussi des nids de jalousies mortelles. L'exagération fantastique n'est autre que celle du rêve.

Mais le père, ayant préparé la seringue létale, l'enferme dans un placard. C'est que, effrayé par les pouvoirs de sa fille, il n'en est pas moins amoureux, comme tous les pères pourrais-je ajouter. Lui aussi aimerait bien la garder par devers lui au lieu de l'envoyer se dévergondner à l'université d'Oslo. Parce que, c'est quoi cette histoire de laver sa fille, toute nue dans la baignoire, quand elle a 18 ou 19 ans ? si c'est pas de l'Œdipe, je veux bien me convertir à la permaculture sigismondienne sur les flancs du Mont Blanc.

« Laisse-moi partir » a-t-elle supplié.

Non, ça, y peut pas.

Mais il doute, il est malheureux, comme tant de parents, si ce n'est tous, qui veulent à la fois « le bien de leur enfant » en les préparant à se séparer d'eux, tout en espérant secrètement qu'ils resteront là pour toujours. Alors, seul dans sa barque au milieu du lac, il s'enflamme pour sa fille, littéralement, en prenant les mots au pied de la lettre comme tout ce qui se passe dans le film depuis le début, avec les disparitions de personnages. Il prend feu et, se jetant à l'eau pour y échapper, il s'aperçoit que le feu reprend dès qu'il fait surface. Il doit donc rester sous l'eau pour l'éternité, rejoignant le sort imaginé de Thelma n'arrivant pas à sortir de la piscine.

Le petit oiseau qu'elle vomit dans sa dernière crise, pourrait bien avoir été celui du père.

C'est ce qui permet à Thelma de sortir enfin de l'amour œdipien qui lui faisait accepter les traitements enchainants de son géniteur. Elle fait sa valise et sort. Voyant cela, sa mère se précipite pour la retenir, s'apercevant à peine que, dans son geste désespéré, elle s'est levée de son fauteuil roulant.

Eh oui. Quand quelqu'un est enchainé, il y a toujours un autre pour tenir le bout de la chaîne. La libération de l'un peut entraîner la libération de l'autre. C'est la thèse du film, mais c'est rarement comme ça dans la réalité. Bon, j'imagine qu'il fallait que ça se termine bien, pour la paix de l'âme du réalisateur. Au moins en partie.

Thelma va retrouver Anja à l'université, et les voilà parties main dans la main, pour la vie... ou pour quelques semaines, peu importe.

mercredi 10 novembre 2021